

Vicente Blasco Ibáñez : ce qui reste du journaliste et de l'homme politique

DE NOS JOURS BLASCO IBÁÑEZ (29/01/1867-28/01/1928) est rappelé fondamentalement comme le grand écrivain valencien qu'il était. Mais qu'est-il advenu du journaliste et de l'homme politique qu'il fut ? Que nous reste-t-il de ses idées qu'il défendit jusqu'au Congrès des députés de Madrid ? Et de ses articles de journaux qui l'envoyèrent plus d'une fois en prison ? Républicain convaincu, alors que cette option politique était en franc recul¹, et tendait à devenir minoritaire, il avait commencé par être militant de base, mais ses dons prodigieux d'orateur firent de lui rapidement un propagandiste d'exception ; à tel point qu'il fonda un journal qu'il appela *El Pueblo* (Le Peuple) car il était destiné au peuple, à tous ceux pour qui les journaux n'écrivaient pas encore : ouvriers, paysans, petits bourgeois, une population pour les trois quarts illettrée. Malgré la terrible limitation de son audience, *El Pueblo* arriva à atteindre les 30 000 exemplaires en 1908². Les articles très engagés qu'écrivait son directeur furent motif de plusieurs saisies par les autorités, et de nombreux séjours en prison, en plus de deux exils. Il fut même passible d'un conseil de guerre qui décida d'une sentence de deux ans d'emprisonnement³. Sa manière de vivre et de défendre son idéal républicain fut très intense, au

¹ Pilar Tortosa Domingo, *Vicente Blasco Ibáñez, la mejor novela su vida*, Valence, Foro Ediciones, 1998, p. 65. Elle apporte des chiffres : 11 000 affiliés (sans donner de date) qui tombent à 4 000 avant que Blasco ne lance son premier journal en 1889.

² *Idem*, p. 230.

³ Réduite à sept mois grâce à la mobilisation de ses confrères : 13/09/1896 – 31/03/1897.

point qu'à Valence, se créa un courant qu'on appela le « blasquismo »⁴, un idéal qui resta politiquement longtemps vivant, alors même que son fondateur se retira définitivement de la politique active en 1908. Il partit en Amérique du Sud, où après une tournée de conférencier, il se lança à coloniser des terres en Argentine. La Première Guerre mondiale le fit revenir à l'action politique, il s'installa alors à Paris et prit parti pour les alliés, devenant correspondant de guerre pour plusieurs journaux espagnols et américains (plus tard la chaîne Hearts)⁵. Sa défense de la France, des valeurs républicaines face à l'agressif Empire allemand, faisait ressusciter le batailleur politique qu'il avait toujours été. Plusieurs ouvrages ont vu le jour pendant cette dure période, *Historia de la Guerra Europea de 1914*⁶ (*Histoire de la Guerre Européenne de 1914*), et plus d'un roman très important, parmi lesquels il faut mettre à l'honneur *Los cuatro jinetes del apocalipsis* (*Les quatre cavaliers de l'apocalypse*), qui une fois la guerre finie lui ouvrit les portes de l'Amérique, mais cette fois du Nord. Le public anglo-saxon découvrait ses romans et le couvrait de gloire, ainsi plusieurs de ses livres furent choisis comme sujets de films à Hollywood. Blasco Ibáñez devint multimillionnaire, lui qui dans ses premières années de combat politique avait connu les privations, et même la pauvreté, car son journal *El Pueblo* fut pendant les premières années régulièrement déficitaire. Il s'acheta une villa sur la Côte d'Azur (Menton) et continua à écrire des livres. Cependant il n'abandonna jamais son activité de journaliste, même s'il semblait ne plus être le directeur révolutionnaire de *El Pueblo*, ou celui qui défendait la France contre l'envahisseur allemand pendant la Première Guerre mondiale. Son but restait toujours le même, informer son lecteur, l'inviter à la réflexion, à la critique, et le faire réagir si possible ; en défendant, sans relâche que l'idée de progrès pour l'homme ne peut être indissociable de la défense des valeurs libérales, celles qui apportent la « révolution »⁷. Alors qu'en 1924, il se trouvait loin d'Espagne et de la scène parlementaire, il fit une dernière tentative de « participation » dans la vie politique espagnole pour encourager un gouvernement de signe républicain, avec l'aide du général Aguilera⁸, qui disait-on, était disposé à lutter pour cette

4 Manière de définir le républicanisme de Blasco en opposition au « sorianismo » que j'expliquerai plus loin.

5 Pilar Tortosa Domingo, *op. cit.*, p. 308 : un trust nord-américain de 263 journaux.

6 Vicente Blasco Ibáñez, *Historia de la Guerra Europea (1914-1918)*, Valence, Valencia Editorial Prometeo, S. A., en 9 volumes.

7 Voir plus bas le sens large que Blasco accordait au mot « révolution ».

8 Pilar Tortosa Domingo, *op. cit.*, p. 312.

cause. Il rédigea deux pamphlets : *La Nation séquestrée*⁹ et *Ce que sera la République Espagnole : au pays et à l'armée*¹⁰, ainsi que plusieurs articles pour le journal monarchique *España con Honra*¹¹ Mais il était trop tôt encore pour l'Espagne, et trop tard pour Blasco Ibáñez. Il mourut au début de l'année 1928, et ne connut jamais la Deuxième République espagnole (1931).

Dans cette Espagne du XXI^e, démocratique, décentralisée, qui a voté la loi pour la récupération de la mémoire historique, il n'existe aucun parti, aucune association qui ne fasse la plus légère allusion aux revendications politiques de ce Valencien qui fit de Valence, bien avant la date historique de 1931, la ville la plus républicaine de toute l'Espagne. Certes, sa facette d'écrivain conserve son aura, et sa maison musée sauvegarde sa mémoire dans le quartier de la Malvarrosa, mais seule l'association Vte. Blasco Ibáñez (2000) s'efforce de diffuser encore ses écrits¹², en contraste à des articles qui parlent d'une Valence d'aujourd'hui. Nombreux sont les livres qui traitent de la vie de Blasco Ibáñez, de son œuvre, thèses doctorales y compris à l'université de Valence, mais le message politique s'est perdu. Il est vrai qu'il vécut à une époque où l'idée de république était encore une chose trop nouvelle, voire dangereuse ; il l'avait associée à celle de révolution, et ce binôme république/révolution, qui fut toute sa vie sa marque d'identité politique, fut aussi la raison de sa fin et de son oubli. Je considère pour ma part que les spécialistes qui ont étudié postérieurement son œuvre ont été largement conditionnés par le ton véhément qui caractérisait les revendications de cet orateur de masses. Son critique le plus assidu Francisco León Roca, affirmait qu'il n'y avait rien de défini derrière les critiques féroces que Blasco faisait au système :

Comme journaliste, Blasco Ibáñez est avant tout un « anti », antimonarchiste, anticlérical, anticolonialiste, antiparlementaire. Les grandes définitions de son républicanisme n'arrivent jamais. Elles sont censées être sues et validées, par contraste et opposition...¹³

⁹ Vicente Blasco Ibáñez : « *La nación secuestrada* » (La nation séquestrée), 1924. Introuvable en bibliothèque, il fut confisqué par le régime (dictature de Primo de Rivera).

¹⁰ Vicente Blasco Ibáñez, *Ce que sera la République espagnole : au pays et à l'armée*, Valence, La Casa de la democracia, 925.

¹¹ Pilar Tortosa Domingo, *op. cit.*, p. 315.

¹² À travers un journal bimensuel au titre suggestif de *Arte y libertad*.

¹³ Francisco León Roca, *Blasco Ibáñez Política i periodisme* (seulement en valencien), Barcelone, *Edicions 62, S. A.*, 1970, cf. Chapitre 1 : « Politique et journalisme », « Introduction : L'œuvre journalistique », p. 9.

Plus tard, c'est un auteur comme Fernando Millán Sánchez¹⁴ qui a effectivement démontré et souligné la relation spéciale qui existe entre les œuvres littéraires de Blasco Ibáñez et ses idées politiques, mais sans identifier encore une logique bien définie, qui puisse mettre en évidence une interaction entre toute sa vie professionnelle, ses idées et son œuvre. Étant donné le rôle fondamental que jouent les circonstances politiques ou sociales d'un pays, c'est avec un regard nouveau, et sans peur d'être soupçonné de conspiration, que j'invite à relire cet auteur, mais tout particulièrement ses articles, qui sont la voie la plus rapide pour comprendre ses idées. Ses livres sont disponibles dans n'importe quelle bibliothèque, mais ses articles sont conservés, majoritairement sous forme de microfilms, dans l'hémérothèque de Valence¹⁵ et dans la Bibliothèque de la *Generalitat* valencienne¹⁶. Seule une relecture¹⁷ paisible permet de comprendre que derrière les déclarations incendiaires de cet agitateur existait toute une logique implacable, tout un raisonnement hautement médité : une lucidité qui explique aujourd'hui encore, l'extraordinaire actualité de certains de ses articles. Ainsi je propose d'expliquer la trajectoire professionnelle et personnelle de cet homme, rebelle jusqu'à sa mort, qualifié par Emilio Gascó Contell¹⁸, d'agitateur, aventurier et romancier.

Comprendre aussi bien l'agitateur, l'aventurier et l'écrivain, implique de saisir avant tout les idées principales qui formèrent les axes fondamentaux de toute son activité intellectuelle et même vitale, car ce sont elles qui offrent la clé de toutes ses infatigables luttes, et qui éclairent des décisions importantes, comme celle d'abandonner la politique active en 1908, ou celle de prendre parti ouvertement contre la dictature de Primo de Rivera, en 1924. À l'inverse d'autres intellectuels de son époque, Blasco ne changea jamais son idéal, qui peut être résumé en sept axes principaux de réflexion.

¹⁴ Fernando Millán Sánchez : *El ideario político de Vicente Blasco Ibáñez*, Valence, Diputació de Valencia, 2006. Voir la première partie du livre jusqu'à la page 202.

¹⁵ Hemeroteca de Valencia, plaza Maguncia (Valencia).

¹⁶ Biblioteca de la Generalitat Valenciana, Monasterio San Miguel de los Reyes, Tabernes Blanques (Valencia)

¹⁷ Voir mon mémoire de Master 2004 : *Vicente Blasco Ibáñez : que reste-t-il du journaliste et de l'homme politique?*, basé sur la lecture des articles de Blasco Ibáñez, mais aussi sur les livres cités en pied de page, principalement ceux de Pilar Tortosa Domingo, *Vicente Blasco Ibáñez, la mejor novela su vida*, Emilio Gascó Contell, *Genio y figura de Vicente Blasco Ibáñez : agitador, aventurero y novelista*, et Francisco León Roca, *Política i periodisme*.

¹⁸ Emilio Gascó Contell, *Genio y figura de Vicente Blasco Ibáñez : agitador, aventurero y novelista*, Valence, Alcira, 1996.

L'idéal est un mot clé pour lui ; il représente le moteur et la direction d'une société (1^{ère}). Selon lui, une société doit aspirer à vivre en démocratie (2^{ème}). Cette démocratie doit être républicaine (3^{ème}) et tendre à l'universalité (4^{ème}), par le principe de l'association. La démocratie, qui ne peut se construire que par étapes, est par définition éternellement en danger (5^{ème}), elle doit s'appuyer sur des citoyens conscients de leurs droits et de leurs devoirs, d'où la nécessité incontournable d'essayer d'instruire et de former dès l'école et l'université, des individus non seulement cultivés, mais surtout intellectuellement autonomes (6^{ème}). Si la participation des citoyens est essentielle pour pouvoir consolider une démocratie, la figure de l'intellectuel indépendant – défenseur de la VÉRITÉ – en est une des pièces fondamentales ; c'est lui qui est appelé à tirer le signal d'alarme lorsque les institutions s'éloignent de leur cap, et c'est donc sur lui que retombe indirectement le rôle de leader, même s'il ne siège pas dans un parlement (7^{ème}).

Pour ce qui est de l'idéal, il faut comprendre que c'est le moteur d'une société, ce qui marque sa direction, et va la faire avancer. Ainsi Blasco Ibáñez reconnaissait que l'Espagne de la Reconquête avait eu un idéal, être la grande alliée du catholicisme, ce qui lui avait permis de reconquérir la péninsule ibérique et de construire un empire. Cet idéal avait contribué à apporter un Siècle d'Or à sa littérature et à sa culture en général¹⁹. Mais cet idéal était mort depuis longtemps et la Restauration qui s'attachait, selon lui, à conserver des structures politiques et institutionnelles obsolètes, ne faisait que mettre en évidence son incapacité à dessiner un nouvel idéal pour le pays, et surtout elle venait à démontrer que dans les faits elle manquait complètement d'idéal. Dans son pamphlet : *Ce que sera la République espagnole* il affirmait : « L'Espagne de la monarchie vit sans idéal, et c'est pour cela que sa situation angoissante est pareille à celle de l'individu qui essaye d'avancer à travers une impasse... »²⁰.

Pour lui, les conséquences de cette carence fondamentale étaient on ne peut plus éloquents : deux désastres. Le Désastre de 1898, avec la Guerre de Cuba ; la perte des dernières colonies, était l'image même de la défaite d'un modèle de société bâtie sous le régime d'une monarchie autoritaire associée à l'Église : « Ici, la seule chose sûre et indiscutable, c'est que la monarchie pour retrouver son équilibre, a besoin de la paix, et aidée par le Pape, elle l'a sollicité

¹⁹ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 02/06/1897, « Decadencia » (Décadence), voir aussi 13/08/1896, « Sacrilégio artístico » (Sacrilège artistique), 18/09/1897, « La política y el arte » (La politique et l'art), 25/09/1897, « Nuestras glorias » (Nos gloires).

²⁰ Vicente Blasco Ibáñez, *op. cit.*, chapitre X : « La République a un idéal », p. 28.

en sacrifiant toutes nos îles »²¹. Les raisons qui avaient donné la victoire aux États-Unis devaient se chercher dans le modèle même de société qui s'était construit là-bas, où les valeurs libérales, qui favorisaient la science et le progrès technologique ouvraient des horizons, sur lesquels les anciennes valeurs avaient de moins en moins d'emprise. Les nouvelles tentatives d'expansion territoriale, qui cette fois s'orientaient vers l'Afrique du nord, sous la supervision de la dictature de Primo de Rivera n'apportaient qu'un autre désastre, à un pays déjà très affaibli économiquement. Le Désastre d'Annual (1921) était la confirmation que la monarchie n'avait pas appris la leçon ; elle continuait de suivre la tendance, à présent imitée (France, Allemagne, Grande Bretagne...), car on calibrant la puissance et la richesse d'un pays sur la base de sa force militaire ainsi que sur sa capacité à coloniser des territoires extérieurs, laissant l'économie en arrière plan, et sans argument propre. À cette absence d'idéal, Blasco en opposait un autre.

Une société doit aspirer à vivre en démocratie. Pour lui il ne pouvait pas exister un meilleur système d'organisation que le système démocratique, qui donne à chaque homme sa place sur un plan d'égalité avec les autres. Il rappelait, dans son article « Il y a vingt siècles »²² que cette idée avait été la base fondamentale du christianisme. À une époque où l'esclavage était une chose des plus courantes, la fraternité chrétienne était, virtuellement, un concept purement révolutionnaire, car elle offrait à tous les hommes, sinon une égalité sociale, au moins une égalité en dignité, indépendamment de leur place dans la société.

C'est lors du siècle dernier, dans les faubourgs d'une grande ville, que Jésus naissait à nouveau, convaincu de son erreur, et complètement transformé. Lui, qui était né dans la partie extérieure de Bethléem, en répondant au nom de Jésus, revint au monde dans les quartiers les plus pauvres et miséreux de Paris pour s'appeler Révolution. Et saluées par une pluie de mitraille qui balaya toute l'Europe, les saintes aspirations chrétiennes commencèrent à se traduire en faits, mais baptisées dans le sang. Ce que Jésus homme n'avait pas réussi à réaliser il y a vingt siècles, fut conquis il y a un siècle par Jésus idée. Aujourd'hui, comme conséquence de cette deuxième naissance, les classes les plus humbles ont monté quelques échelons en qualité de vie et en culture...²³

21 Vicente, Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 12/06/1898, « Nuestro buen amigo el Papa » (Notre bon ami le Pape).

22 Vicente, Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 24/12/1897, « Hace veinte siglos » (Il y a vingt siècles).

23 *Idem*.

Ceci explique l'anticléricalisme de Blasco, qui accusait l'Église de son temps de ne pas rester fidèle à la parole du Christ, de favoriser le régime de la Restauration, contraire à toute idée d'égalité. Cependant la Restauration était déjà perçue par les hautes autorités ecclésiastiques comme une perte de pouvoir par rapport au régime antérieur, et Blasco avertissait que celles-ci fomentaient le carlisme, et avec lui le fanatisme religieux qui n'avait d'autre but que ressusciter l'absolutisme, seul garant d'un hermétisme total face à toute éventuelle critique ou remise en cause. Il reprochait également à l'Église de vivre dans le luxe, loin des pauvres, et donc de donner non seulement son soutien mais aussi sa bénédiction à une société hiérarchisée, où les riches et puissants gardaient leurs privilèges, et où les nécessiteux n'avaient aucune possibilité d'échapper à la pauvreté, voire la mort. En effet, avec la Guerre de Cuba, seuls les riches pouvaient éviter d'aller servir sous les drapeaux, en payant la somme fixée par les autorités. Les pauvres, incapables de réunir les 1 500 pesetas²⁴ exigées, allaient inexorablement à une guerre où les morts de maladies (fièvre jaune), par contamination ou affaiblissement (le manque de provisions, dû à la corruption dans l'armée, mais aussi, le climat et les conditions d'hygiène) étaient presque aussi nombreuses que les morts en combat ; c'étaient eux qui devaient payer de leur sang un conflit qui défendait fondamentalement les intérêts des grandes compagnies liées au commerce colonial. Blasco avait qualifié cette loi de « loi de caste », « anti-démocratique », « barbare » et « absurde »²⁵, « un sarcasme, une insulte à la misère des fils du peuple »²⁶. Il déploya depuis son journal toute une campagne intense, et son mot d'ordre avait été : « Que vayan todos pobres y ricos » c'est-à-dire : « Tous doivent y aller, pauvres et riches »²⁷, c'est ce qui finalement l'envoya au bague ; les autorités le considéraient comme un véritable agitateur. Ne croyant pas possible qu'en Espagne la monarchie accepte de bon gré l'instauration d'une véritable démocratie, et la voyant toujours comme la garante d'un modèle de société autoritaire, divisée en castes, Blasco ne concevait une vraie démocratie que si elle était républicaine.

Ce qualificatif est fondamental pour lui. En effet, pour comprendre l'idéologie de Blasco Ibáñez, il faut d'abord comprendre toute l'évolution d'une idée maîtresse : celle de la justice dans l'histoire de l'humanité. Ce qui fut

²⁴ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 19/08/1896, « Carne de pobre » (Chair de pauvre).

²⁵ *Idem*.

²⁶ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 15/08/1895, « Servicio militar obligatorio » (Service militaire obligatoire).

²⁷ *Idem*.

d'abord un sentiment qui requit plusieurs étapes pour arriver à prendre une place dans la conscience collective. Si pour Blasco, la république représentait le système politique le plus apte à répondre à cette aspiration de justice et pour ouvrir la porte à d'autres notions comme l'égalité entre les hommes et finalement la liberté, il fallait alors chercher dans l'Histoire comment était née l'idée de la république. Les Grecs en furent les inventeurs, mais la conjonction de différents concepts fut nécessaire, comme celui de la fraternité chrétienne (qui fermait la porte au concept de supériorité d'une race sur les autres, tout en commençant à miner celui qui consacrait les différences sociales) et les idées humanistes de la Renaissance, pour arriver jusqu'aux idées des Lumières, qui finalement débouchèrent sur l'idée d'une république universelle rattachée à des valeurs libérales bien définies, avec une assise légale, appelée à ouvrir un nouvel ordre international, qui se définissait dans la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen de 1789. C'est tout ce cheminement qui explique l'intérêt constant de Blasco pour la Révolution française qui, comme la fraternité chrétienne, invitait elle aussi à une aspiration d'universalité. Cette révolution fut, pendant toute sa jeunesse, son modèle et son idéal. Il souhaitait une vraie fin de la société de castes, et mettait l'accent sur l'importance de la laïcité, qui signifiait une libération vis-à-vis de tout dogme religieux, et acceptation de la diversité. On devait aspirer à retourner au modèle de l'ancienne Grèce, une démocratie la plus directe possible, où l'individu (libre) était l'unité fondamentale de la société. Son activité de journaliste et d'homme politique au Parlement s'explique par cette conviction qui le poussait à essayer de diriger la société espagnole de la Restauration vers cet idéal républicain, qu'il revendiquait comme une véritable voie de régénération politique, sociale et aussi culturelle, en opposition à toute la rhétorique pro régénérationnisme que l'on déclamait depuis tous les partis, y compris entre les membres du gouvernement²⁸. Pour lui, la « supériorité » de l'idéal républicain sur tout autre, se révélait par deux points fondamentaux : cette construction politique (c'est-à-dire une démocratie achevée) qui devait permettre l'égalité réelle entre les hommes, et cette « construction intellectuelle » d'un nouvel homme, éclairé par la lumière du savoir et par le développement de son propre raisonnement (indépendance intellectuelle). Et c'est à partir de là que Blasco pensait que la république avait l'avantage de mettre en évidence trois oppositions fondamentales : autoritarisme/démocratie, barbarie/civilisation, guerre/association. La violence étant à la base du cercle vicieux, et le respect étant celle du cercle vertueux.

²⁸ Voir le fameux article de Francisco, Silvela y de La Vielleuze : « Sin pulso » (Sans poulx), *El Tiempo* (Madrid) 16/08/1898. C'est pratiquement une « confession nationale ».

Si, comme je l'ai expliqué, Blasco considérait que l'autoritarisme servait fondamentalement à renforcer des structures hiérarchiques héritées du passé, comme la Restauration en Espagne, ou à en perpétrer des nouvelles comme la dictature de Primo de Rivera, il importe alors de passer directement à la deuxième opposition fondamentale, celle qu'il établissait entre civilisation et barbarie. Pour lui la civilisation n'existait vraiment que lorsque la démocratie était réelle, c'est-à-dire lorsque les libertés fondamentales étaient respectées. Il accusait la Restauration d'interdire dans les faits la liberté d'expression, et de le pénaliser, voire l'envoyer au bague ou en prison chaque fois que ses articles « dérangent ». Aini dénonçait-il la violence de la répression ou la torture exercée par le gouvernement espagnol ; surtout celle qui affectait les prisonniers politiques, et en particulier les anarchistes soupçonnés d'attenter dans la rue « Cambios Nuevos » de Barcelone²⁹. Blasco créa même dans son journal une rubrique intitulée « La Inquisición resucitada » (L'inquisition ressuscitée)³⁰. C'est avec cette même ligne de raisonnement qu'il avait mis au même niveau de barbarie le régime de la Restauration espagnole et le régime militariste de l'Empire allemand. Même si cette société était beaucoup mieux préparée au niveau technique, elle restait bâtie sur l'autoritarisme et l'inégalité sociale. Dans son livre *Les quatre cavaliers de l'apocalypse*³¹, Blasco avait qualifié cette « civilisation » de « matérielle »³² (armements : « la grande Bertha »)³³ et il avait mis en opposition à celle-ci, une « civilisation » bâtie sur « une mentalité supérieure, un esprit de haute morale », et ce n'est pas par hasard s'il avait mis en contre-exemple la République suisse³⁴ (une démocratie de vieille tradition, qui, sous certains aspects, pratique un système direct)³⁵. Il dénonçait le fait que l'autoritarisme impose et finalement détruit, car il apporte et poursuit la guerre (pour l'Espagne la Guerre de Cuba, pour l'Allemagne la Première Guerre mondiale), tandis que la démocratie respecte et construit, et

²⁹ 7 juin 1896.

³⁰ Voir *El Pueblo*, 20, 21 et 24/01/1898, entre autres. Voir aussi la manifestation organisée en vue de demander la révision du procès, Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 19/02/1898 : « La manifestación de mañana » (La manifestation de demain), et 20/02/1898, « La manifestación de hoy » (La manifestation d'aujourd'hui).

³¹ Vicente, Blasco Ibáñez, *Les quatre cavaliers de l'apocalypse*, Madrid, Alianza Editorial, S.A., 1998.

³² *Idem*. Première partie, 5^{ème} chapitre : « Où apparaissent les quatre cavaliers », p. 155.

³³ Voir son article dans *El Pueblo*, 18/10/1898, « En plena edad media » (En plein Moyen Âge), où il insiste sur le fossé entre le développement mécanique et le développement social des nouvelles puissances.

³⁴ Vicente, Blasco Ibáñez, *op. cit.*, *ibid.*

³⁵ Voir son article dans *El Pueblo*, 07/10/1896, « Las dos repúblicas » (Les deux républiques).

donne toute son importance à l'économie comme matière centrale d'un pays (l'exemple des États-Unis).

Dans son étape de journaliste à Valence, Blasco avait désapprouvé la façon dont le gouvernement de la Restauration avait encouragé la guerre qui finalement se déclara entre les États-Unis d'Amérique et l'Espagne. Défendant d'abord l'autonomie pour les Cubains comme la meilleure solution pour éviter un conflit qui menaçait de contaminer les Îles Philippines, il revendiqua ensuite l'indépendance des colonies, car dans le cadre qu'il préconisait habituellement, c'est-à-dire celui d'une Espagne républicaine et fédérale, il y avait, selon lui, de la place pour tous ; là se trouvait la grandeur d'un état fédéré. Blasco croyait que la liberté était le meilleur argument pour rester uni, et il donnait l'exemple anglais qui avait permis la formation du Commonwealth. Dès le début du retour des hostilités Blasco s'était penché très sérieusement sur la question ; et il avait écrit de nombreux articles sur la guerre de Cuba. Il avait créé une rubrique qui informait au fur et à mesure de la situation vécue à Cuba : « Lo de Cuba »³⁶. Ainsi, il avait expliqué comment s'était refermée inexorablement la spirale destructrice sur l'Espagne : autoritarisme – barbarie – guerre, et finalement Désastre. Le pays marchait à l'inverse du sens de la démocratie, à l'inverse de la prospérité. Une prospérité qui ne pouvait plus dépendre de l'exploitation parasitaire d'autres territoires et de l'assujettissement des populations locales sous prétexte de paganisme, mais qui passait par l'assimilation de la révolution industrielle, et des idées libérales, et elle se construisait plus que jamais sur le travail, l'industrie, le commerce et la science, à travers ses inventions mécaniques et médicales. Dans ses articles, ses leitmotifs étaient effectivement l'anticléricalisme, l'anti-colonialisme, l'anti-bellicisme, mais surtout la corruption. Celle-ci venait à démontrer que l'art de la politique en Espagne se réduisait à l'enrichissement d'une minorité, principalement l'oligarchie, au détriment de la grande majorité. Blasco s'insurgeait et défendait l'injustice d'un système qui écrasait ceux qui travaillaient et produisaient tandis qu'il protégeait ses parasites. Par contre, il ressentait de l'admiration pour les États-Unis qui avaient réussi à construire un régime fédéral et il fut pratiquement le seul journaliste à faire des commentaires élogieux³⁷ sur ce pays, alors que les campagnes de presse respectivement déployées étaient violentes.

³⁶ *El Pueblo*, 02/03/1895, et suivants.

³⁷ Voir dans *El Pueblo*, 10/07/1898, « La cobardía del dinero » (La lâcheté de l'argent), et 26/08/1898, « Lo mismo que aquí » (Pareil qu'ici).

Avec la Première Guerre mondiale qui le surprit en Argentine, Blasco avait assisté à un nouveau triomphe de la spirale infernale, ce qui le fit revenir immédiatement à son activité de journaliste et écrivain. Ses nombreux articles contre la guerre, recueillis en neuf volumes dans *Histoire de la Guerre Européenne*, donnent la preuve de son intense mobilisation, mais c'est surtout son grand succès littéraire, *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, qui exprime avec le plus de force son rejet total aux hostilités. Une œuvre qui traduisait sans doute le mieux toutes ses convictions et qui justement intronisait Blasco dans la littérature universelle. Blasco, sans doute conscient que cette spirale pouvait se reproduire (la Deuxième Guerre mondiale), essayait de prévenir la postérité, et il rappelait que face au principe du rapport de force, il fallait revendiquer celui d'association. Mais, comme une boucle qui se referme, ce principe ne peut exister vraiment que sous un régime démocratique.

Il ne faut pas oublier que Blasco était un républicain fédéral. À l'instar de Pi y Margall³⁸, il considérait que c'était sur ce principe fondamental, celui de l'association, que l'on devait construire un pays. La cohésion devait passer par un consentement actif des citoyens, et c'est toujours avec ce consentement actif qu'un pays pouvait aspirer à s'élargir en accueillant d'autres cultures, là où le rapport de force aurait recherché l'assimilation par l'anéantissement de toute résistance intellectuelle ou physique. La grande priorité de Blasco était la garantie de ce qu'on pourrait décrire comme une « pureté » démocratique. Le modèle type qu'exerçaient les Athéniens de l'Antiquité restait impossible à adapter à un niveau national, c'est pourquoi il lui semblait que les thèses fédéralistes de Pi y Margall, revendicatrices d'un état créé depuis le bas (la municipalité), et non depuis le haut (le parlement), où le principe associatif devait découler de la base même du système démocratique, gardaient avec plus de fidélité cette prémisse, tels des anneaux concentriques s'enchaînant du plus petit (la mairie) au plus grand (le gouvernement central). Par ailleurs ces thèses insistaient sur deux points fondamentaux : la séparation des pouvoirs (législatif, exécutif et judiciaire), et la transparence des institutions. Il faut dire qu'avant de fonder son quotidien *El Pueblo* (1894), Blasco avait dirigé un journal bihebdomadaire *La Bandera Federal* (1889-1894), où il avait reproché maintes fois aux républicains unitaires de retomber dans les mêmes schémas que les défenseurs de la monarchie : c'est-à-dire ne pas respecter dans les faits la séparation des pouvoirs. Il fallait que le pouvoir

³⁸ Pi y Margall fut président de la première République espagnole (1873); il écrivit *La República de 1873* (La République de 1873), *Las nacionalidades* (1877) (Les nationalités) et *Programa del Partido Federal* (1894) (Programme du Parti fédéral).

exécutif soit élu par vote populaire, ainsi que le pouvoir judiciaire, ce qu'il avait vivement préconisé dans son *Catéchisme du bon républicain fédéral*³⁹. Mais le principe associatif offrait aussi un autre avantage immédiat pour l'Espagne, celui de pouvoir construire une république ouverte à sa diversité culturelle, tout en préservant l'unité du pays. Et là se trouve la grande différence entre Blasco, républicain fédéraliste de son époque, et les nationalistes d'aujourd'hui. Lui se sentait profondément Valencien et Espagnol, défendant une Espagne fédérale, mais toujours unie. Il parla toujours de diversité dans l'unité, jamais de séparation ; en 1899 il écrivait dans son journal : « Le principe de l'autonomie est progressif, libéral et juste. Toutes les régions ont le même droit de se gouverner par elles-mêmes, et à travers ce principe il est tout à fait possible de donner sa place à la diversité dans l'unité⁴⁰ ». Ceci faisait partie d'une série de déclarations au sujet du régionalisme, dont on débattait dans les cercles ministériels. Les propos tenus par le chef du parti conservateur, Silvela, ne respectaient pas, selon lui, le principe d'égalité entre régions, et il avait écrit :

Le régionalisme de Silvela est l'idée la plus démunie de bon sens, la plus perturbatrice et démagogique que l'on puisse imaginer. Elle donnera des armes aux séparatistes, déplaira aux autonomistes et divisera en castes les Espagnols. À plus de culture, plus de liberté, c'est la devise qui sert de base au régionalisme de Silvela. Le gouvernement donnera des certificats de culture, et ainsi divisera l'Espagne en régions cultivées et ignorantes. Les deuxièmes, qui seront plus nombreuses envieront et arriveront à haïr les premières, qui ne seront pas non plus contentes, puisque Silvela n'osera pas appliquer son programme régionaliste...⁴¹

C'est avec cette combinaison de principes : égalité + association, que Blasco proposait aux Espagnols, dans *Ce que sera la République Espagnole : au pays et à l'armée*, de construire une grande République fédérale hispanique, qui aurait fait contrepoids aux États-Unis. Pour Blasco, dans le cadre plus général d'un voisinage historique entre des cultures apparentées au fil des siècles, les différences linguistiques ne pouvaient pas signifier des barrières linguistiques, et encore moins des barrières politiques, c'est pourquoi le Portugal

³⁹ Voir son manifeste : *Catequismo del buen republicano federal* (Catéchisme du bon républicain fédéral), Valence, Imprenta Repolles, 1892, p. 10 et suivantes.

⁴⁰ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 02/03/1899, « Demagogia conservadora » (Démagogie conservatrice).

⁴¹ *Idem*.

et l'Espagne pouvaient s'associer librement, et dans son pamphlet il situait au même niveau de dignité et d'importance Camoens, l'auteur portugais, et Cervantes : « ...uniques magistrats suprêmes, comme présidents, d'indiscutable réélection... »⁴². Si les nationalistes voyaient et cherchaient les différences pour séparer, Blasco, de son côté, voyait et montrait les affinités pour unir. Mais il faut souligner qu'en opposition aux perspectives étroites des nationalistes, la vision de Blasco était une vision ample, voire « planétaire ». Il avait fait le tour du monde et percevait que dans un monde de plus en plus compétitif, les pays étaient condamnés à s'allier et que ces alliances ne répondaient pas forcément à des affinités culturelles, mais à des affinités politiques et stratégiques (comme la Triple Entente), pour pouvoir assurer leur prospérité. Donc le principe d'association et de coopération étaient pour lui la voie du futur. Mais finalement, dans cette grande vision humaniste de Blasco, la grande République fédérale hispanique qu'il imaginait n'était qu'un des chaînons appelés à faire partie d'une chaîne beaucoup plus vaste, celle de la lointaine République universelle, annoncée dans la Déclaration des droits de l'homme de 1789, que Blasco ne renonçait pas à revendiquer et qu'il laissait miroiter dans : *Les quatre cavaliers de l'apocalypse* : « Il contempla le centaure Madariaga dans la nuit tranquille, proclamant sous la lueur des étoiles, les joies de la paix, la sainte fraternité d'un peuple issu des plus diverses provenances, uni par le travail, l'abondance et le manque d'ambitions politiques... »⁴³. Telle une plante qui poussait à la recherche des rayons du soleil, Blasco, pendant toute son existence n'avait fait qu'élargir son champ de vision et d'action. Commencant sa trajectoire littéraire par un cycle de romans valenciens⁴⁴, pour continuer à s'ouvrir sur le panorama national avec son cycle de romans espagnols⁴⁵, et finalement s'étendant sur plusieurs continents avec son cycle de romans sur la guerre⁴⁶ (son dernier, « Des grandes gloires espagnoles »⁴⁷, qui inclut ses romans de la « race »⁴⁸, est un ensemble qu'il faut interpréter comme l'exaltation de la culture hispanique dans le monde). Face à ce grand rêve d'homme mûr, la dictature de Primo de Rivera lui donnait la sensation que l'Espagne ne

⁴² Vicente Blasco Ibáñez, *Ce que sera la République espagnole : au pays et à l'armée*, op. cit., chapitre IV : « La République et le séparatisme », p. 20-21.

⁴³ Vicente Blasco Ibáñez, *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, op. cit., troisième partie, 5^{ème} chapitre, « Champs de mort », p. 458.

⁴⁴ Emilio Gascó Contell, op. cit., p. 80.

⁴⁵ *Idem*, p. 94.

⁴⁶ *Idem*, p. 144.

⁴⁷ *Idem*, p. 205.

⁴⁸ *Idem*, p. 139 et 164.

faisait que régresser, et Blasco n'abandonnait pas l'idée de la révolution, car le premier danger de la démocratie était celui de ne pas arriver à créer les conditions premières pour son instauration.

Blasco comprenait qu'en Espagne la révolution restait la seule et première mesure politique d'urgence, pour chasser la monarchie du pouvoir, qui demeurait pour lors un régime et un symbole contraire à la démocratie ; mais il attendait toujours des appuis militaires pour franchir ce pas. Pendant la Guerre de Cuba, il avait espéré la rébellion de l'armée, et il l'avait même encouragée. Depuis la première page de son journal, il publiait la photographie du général Prim, et ajoutait une légende qui commençait avec ses paroles : « Si Juan Prim vivait... »⁴⁹, ou bien il écrivait en gros titres : « ¡ Viva España con honra ! (Vive l'Espagne avec honneur !) », le mot d'ordre du général révolutionnaire de 1868. Sous la dictature de Primo de Rivera, il s'était adressé nouvellement et explicitement à l'armée, sous forme d'un pamphlet *Ce que sera la République espagnole : au pays et à l'Armée*. Lorsque Blasco avait écrit en 1892, *Le catéchisme du bon républicain fédéral*⁵⁰, il s'était surtout soucié de mettre l'accent sur le caractère fédéral que devait avoir pour lui la république. En 1925, Blasco était toujours républicain fédéral, mais sa priorité était d'instaurer la république. Dans ce dernier pamphlet, il ne se contentait pas de faire une critique, il proposait un véritable programme politique et social, pour changer le pays. Si Blasco avait vu dans ses premières années la révolution comme un remède rapide, presque immédiat, sa longue carrière d'homme politique lui avait fait comprendre que la rapidité était plutôt déconseillée. Déjà en 1902, il avait expliqué dans un de ses articles : « La République ne peut pas promettre, d'application immédiate, des solutions appelées à résoudre complètement les conflits sociaux... si la future République espagnole réalise les réformes sociales qui sont développées actuellement dans les Républiques plus avancées, elle fera assez... »⁵¹. Blasco mettait le doigt sur la difficulté, qui n'est autre que réussir à construire une véritable démocratie ; c'est pourquoi la république était pour lui plus qu'une organisation institutionnelle, c'était un programme très vaste et très long à réaliser, et il l'avait assimilée à une révolution permanente. Il fallait comprendre que révolution ne signifiait pas poursuivre et guillotiner, systématiquement les représentants de la Restauration. Révolution signifiait surtout et avant tout : changement de structures ; continuel

⁴⁹ *El Pueblo*, 12/04/1898.

⁵⁰ Vicente, Blasco Ibáñez, *Le catéchisme du bon républicain fédéral*, Valence, Ripollés, 1892.

⁵¹ Vicente, Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 27/06/1902, « Mi República » (Ma République).

et graduels jusqu'à atteindre une organisation parfaitement démocratique de la société. Il l'avait expliqué ainsi, peu avant d'abandonner le Parlement en 1906 :

Je suis un propagandiste, un modeste semeur de rébellions contre le système existant, un amoureux de la révolution, mais pas de celle qui doit s'arrêter avec la République, sinon de celle qui ira au-delà, indéfiniment jusqu'à arriver à ce que l'homme soit vraiment libre et atteigne la plénitude à laquelle il a droit...⁵².

La fatalité des obstacles l'avait également beaucoup préoccupé, pendant ses années au Parlement, il s'était rendu compte que le principal handicap du « jeu » politique n'était pas seulement la difficulté de promulguer des lois, il fallait arriver à les faire appliquer. Par exemple, celle du suffrage universel de 1891 fut court-circuitée par le système de « el encasillado » (contrôle anticipé des bulletins de votes), et par la pratique de l'achat des votes. Le Parlement n'était qu'un lieu de débat et de vote, hors de ses murs l'« establishment » conservait toute son influence et sa force. Ceci explique son éloignement et son appréciation négative sur les limitations de la vie parlementaire : « je suis un ennemi du système parlementaire... il est complètement discrédité »⁵³. Finalement arriver à voter une loi, ce n'était que parcourir la moitié d'un long chemin ; arriver à son application effective et rigoureuse représentait au moins l'autre moitié de ce long chemin, mesurée en années ou en siècles. Et après tout cet effort, il restait encore tout un parcours stratégique : ne pas permettre un retour en arrière. Il l'expliquait dans son article « Conspiration permanente » :

Nous vivons en pleine et perpétuelle conspiration contre les principes démocratiques. La liberté n'existe pas vraiment dans notre vie politique, mais elle figure dans nos lois. Un jour ou l'autre, elle peut s'appliquer à notre existence nationale, et se convertir en faits, et c'est ce que les gouvernements de la Restauration désirent éviter, travaillant pour cela avec une ténacité indestructible...⁵⁴

Par ailleurs, on sait que Blasco identifia d'autres dangers pour la démocratie, notamment la capacité des leaders du changement (les républicains)

⁵² Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 18/03/1906, « A mis electores » (À mes électeurs).

⁵³ Pilar Tortosa Domingo, *op. cit.*, p. 144.

⁵⁴ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 04/06/1903, « Conspiración permanente » (Conspiration permanente).

à être fidèles à leurs propres idéaux, ce qui lui donna la certitude que la démission était mille fois préférable. La scission qui se vécut à Valence, avec le sorianisme, fut pour les républicains valenciens et espagnols comme le cheval de Troie, un coup mortel qu'on assène depuis l'intérieur, et qui marque la fin d'une longue guerre. L'arrivée de Rodrigo Soriano⁵⁵ à Valence eut un résultat spectaculaire : l'éloignement de Blasco de sa ville natale⁵⁶. Mais Blasco ne se trompa pas lorsqu'il renonça à son mandat de député (18/11/1908)⁵⁷ : « ... m'éloignant d'une politique que je considère mortelle pour notre cause... »⁵⁸. C'était la cohérence des idées et des programmes qui devait assurer la cohésion des forces républicaines, et non l'inverse. Les dernières tentatives de Salmerón, le chef national des républicains, pour regrouper les effectifs, signifèrent largement l'amorce de la nouvelle désorganisation des forces républicaines dans tout le pays, ce que les socialistes surent rentabiliser. Mais Blasco avait prévenu : le socialisme était un « faux raccourci » ; diviser la société en classes était une grave erreur⁵⁹. En 1925, il continuait de mettre en garde contre le marxisme – et le bolchevisme –, qui avait fait de la lutte des classes son cheval de bataille, et sa raison d'être ; il le considérait comme une « expérience dangereuse ». Il soulignait que le système marxiste n'assurait pas le principe démocratique au sein de la société, donc encore moins un avenir de progrès. Il comprenait la dictature du prolétariat comme la confirmation et même le triomphe d'un principe de rapport de force entre classes, ce qui finalement équivalait à apporter aux citoyens une triste copie des régimes absolutistes, et par là même, empêcherait de résoudre les problèmes sociaux. Pour Blasco la démocratie serait toujours éternellement en danger : que ce soit pour des raisons religieuses (société théocratique), sociales (socialisme, anarchisme ou marxisme) ou culturelles (nationalismes), les arguments ne manqueraient jamais pour éviter de construire une égalité réelle entre les hommes. L'homme comme individu pensant et indépendant restait la

⁵⁵ Rodrigo Soriano Barreta-Aldamar (1868-1944). Critique littéraire à Madrid. Blasco, voulant se consacrer davantage à la littérature, avait vu en lui plus que son associé, son futur remplaçant au Parlement. Il l'avait invité à le suivre à Valence, où ils firent campagne ensemble. Cependant, d'une manière inattendue, Soriano commença à l'attaquer dans la presse locale (voir l'article dans *El Pueblo*, 04/02/1903, « Revolucionario de entretiempo » (Révolutionnaire de mi-saison), publié curieusement, juste quatre jours avant l'inauguration de la grande idée de Blasco : l'université populaire).

⁵⁶ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 11/04/1903, « El mitin de ayer » (Le meeting d'hier).

⁵⁷ Compilation de textes, *¡Diputado Blasco Ibáñez! Memorias parlamentarias*, Madrid, Majadahonda, 1999, p. 294.

⁵⁸ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 18/03/1906, « A mis electores » (À mes électeurs).

⁵⁹ Voir dans *El Pueblo*, 01/02/1895, « Socialismo de guante blanco » (Socialisme au col blanc), ou l'article, très révélateur « Cuentas claras » (Des comptes clairs), non signé par lui mais publié en première page, 02/09/1895.

seule solution pour construire une véritable démocratie, et ce fut l'argument qu'il conserva toujours, même lorsque les thèses anarchistes devenaient triomphantes entre les rangs du prolétariat (confère : l'anarcho-syndicalisme). La seule différence fondamentale qu'il reconnaissait, et qu'il signalait, était celle que l'on devait faire entre individus productifs et individus parasites⁶⁰, et dans son premier discours de remerciements aux électeurs il avait affirmé : « ...Et justement là où j'ai obtenu le plus de votes, c'est précisément dans le quartier du marché (Central), là où se trouve le commerce, là où il existe le plus de formation, car tous les citoyens savent lire et écrire, là où résident des personnes avec des positions solides et véritables, dues à leur travail... »⁶¹.

Il rappelait que « La mission des révolutionnaires espagnols ne consiste pas uniquement à agiter les esprits, mais à instruire les hommes, à divulguer la culture entre eux, car sans un peuple cultivé et conscient, la future République traînerait une vie de difficultés »⁶². Il faut savoir qu'à cette époque, l'école n'était obligatoire que théoriquement, et Blasco dénonçait le faible intérêt des autorités à divulguer un enseignement public⁶³ et laïc. Il critiquait l'Église, principalement, les jésuites considérés comme l'élite intellectuelle, de ne pas montrer le même intérêt pour la formation de toutes les classes sociales. Les enfants du peuple pouvaient rester dans l'ignorance ; on leur apprenait surtout à prier. Blasco, depuis les colonnes de son journal, s'était souvent scandalisé du taux élevé d'analphabétisme du pays. Le 25 juillet 1898, alors qu'il était député à Madrid et que le pays vivait une défaite historique : il avait écrit « SIX MILLIONS ET DEMI » en majuscule, dans un article, au titre très éloquent « Ignorance et brutalité ». Il s'agissait de six millions et demi sur une population totale de dix-huit millions d'habitants, et il s'était exclamé : « Avant de civiliser des races étrangères, il a besoin de se civiliser lui-même, d'abattre dans son propre foyer le monstre de l'ignorance, qui est le plus terrible des ennemis »⁶⁴. Par ailleurs, il marquait toujours cette opposition qui lui était chère, entre enseignement religieux et enseignement public, car

⁶⁰ Voir ses articles dans *El Pueblo*, 29/06/1898, « Los ricos » (Les riches), 18/10/1898, « El arado » (Le labour à la charrue), 24/04/1900, « La Feria del mundo » (La foire du monde).

⁶¹ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 29/03/1898, « Mi triunfo » (Mon triomphe).

⁶² Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 30/03/1905, « Explicación necesaria » (Explication nécessaire).

⁶³ Voir la loi de Moyano (1857). L'enseignement primaire était obligatoire, théoriquement jusqu'à 12 ans, et gratuit pour ceux qui ne pouvaient pas payer. Elle resta en vigueur jusqu'à 1970 (Ley General de Educación – Loi générale de l'éducation de 1970).

⁶⁴ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 25/07/1898, « Ignorancia y brutalidad » (Ignorance et brutalité).

même s'il existait l'« Instituto Libre de Enseñanza »⁶⁵, cette organisation restait largement minoritaire et élitiste. C'est pourquoi il insistait sur l'utilisation que l'on devait faire du terme « intellectuel ». L'intellectuel ne pouvait pas être réduit à cette figure qui passait sa vie à prier et à se plier aux exigences et aux ordres d'un chef suprême, non pensant, considéré cependant infaillible (le Pape) ; l'intellectuel ne pouvait être qu'une personne qui lisait, étudiait et réfléchissait avec indépendance de critère, et qui en dernière instance assumait sa propre individualité : « ...l'intellectuel c'est celui qui lit, qui étudie et qui pense... »⁶⁶. Associant à la lecture ce long processus de formation et de réflexion personnelle, il en fit cette définition dans son article « Le pain de l'âme »⁶⁷ « aussi nécessaire que l'air qui fait fonctionner nos poumons ou que le liquide qui rafraîchit notre estomac, le livre est cet aliment indispensable sans lequel notre intelligence s'atrophie, et un peuple d'hommes se convertit en un troupeau de brutes »⁶⁸. Mais revendiquer la lecture comme une démarche personnelle et indépendante, c'était comme mettre en marche un moteur qui aurait la vertu de produire un « courant » intellectuel « triphasé » sur la population, c'est-à-dire alternant trois pôles d'activités intellectuelles : lecture, écriture et édition ; ceux-là mêmes que Blasco cultiva intensément tout au long de sa vie.

Son activité d'éditeur est généralement peu connue, cependant il convient de mettre en relief que Blasco ressentit sa fonction de diffuseur de culture comme s'il était destiné à remplir les vides et les lacunes, qui selon lui étaient perceptibles dans le panorama éditorial valencien et espagnol. En 1894 il avait lancé : *La Propaganda Democrática* (La propagande démocratique), destinée aux classes populaires, ce qui l'avait obligé à calculer un prix le plus bas possible. En 1895, ce fut : *Arte y Libertad* (Art et Liberté). Il publia *L'histoire de la Révolution française*, écrite par Michelet, et traduite par lui-même (1897), tout en l'annonçant dans *El Pueblo*⁶⁹. Parallèlement, son passage par Madrid lui faisait concevoir de grands projets. À l'automne 1905 il créa *La República de las Letras* (La République des Lettres), avec la collaboration d'autres intellectuels comme Galdos. Une initiative intéressante sous forme d'hebdomadaire, qui ne dura cependant pas plus d'un an, toujours pour des raisons économiques. Blasco ne se découragea pas pour autant, et continua ses efforts

⁶⁵ Un institut d'enseignement privé et laïc, créé à Madrid en 1876.

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 05/01/1900, « Pan del alma » (Le pain de l'âme).

⁶⁸ *Idem.*

⁶⁹ *El Pueblo*, 23/10/1898.

en solitaire, portant constamment son regard au-delà des frontières géographiques. Il manifestait indubitablement une vision d'avant-garde par rapport à ses contemporains, car bien avant les autres, il sentit un énorme intérêt pour le continent latino-américain ; il créa *Hispano Americana* (1906). Il éditait surtout de la littérature : Dickens, Dostoïewski, Victor Hugo, Tolstoi, Dumas.... En 1921, il fusionna ses deux maisons d'éditions, celle de Madrid et celle de Valence sous le nom : Editorial Prometeo, seulement dissoute en 1998. En outre, il réserva toujours dans les colonnes de son journal un espace pour la culture. Déjà dans *La Bandera Federal*, mais aussi dans *El Pueblo* (voir sa rubrique « Galería popular »), où il organisa même une bibliothèque, invitant ses lecteurs à venir emprunter des livres dans un fond qui atteignit les 7 000 exemplaires⁷⁰. Mais son initiative la plus spectaculaire reste néanmoins celle de l'université populaire, qu'il inaugura le 8 février 1903, à Valence. Il organisait des conférences gratuites à un public majoritairement peu lettré, et tant que Blasco se déplaça régulièrement à Valence, l'université exista. Et si, pour lui, la formation et la culture représentaient la base du développement de l'individu et donc de la société, la figure de l'intellectuel indépendant en devenait une des pièces fondamentales.

En effet cette figure est une figure maîtresse pour Blasco, car il l'a décrite comme une individualité, suffisamment forte et indépendante, pour ne pas être conditionnée par le système. Il ne s'agit pas d'une personne tournée vers elle-même et écartée de la société, mais d'une individualité engagée par rapport à la société, capable de livrer des batailles que d'autres ne pourraient pas livrer, par manque de lucidité intellectuelle ou par manque d'indépendance économique ou politique. C'est bien sûr dans cette catégorie que l'on doit situer la trajectoire politique de Blasco, son travail de journaliste⁷¹ et sa démission (18/11/1908) au Parlement de Madrid. Lorsqu'il comprit que la République en Espagne ne pourrait jamais naître grâce à l'activité parlementaire, il renia son poste de député et déclara dans son journal :

Voilà huit ans que je suis député et j'ai la rude franchise de déclarer que pendant cette période j'ai moins fait de positif et pratique pour la révolution

⁷⁰ *El Pueblo*, 27/10/1897, gratuite pour les abonnés du journal.

⁷¹ Voir ses articles comme : « Los vidrios rotos » (Les verres brisés), 13/10/1896, « Nuestra denuncia » (Notre plainte), 20/08/1896, « La denuncia de ayer » (La plainte d'hier), 23/08/1896, « Dios te salve Calomarde » (Que Dieu te sauve Calomarde), 09/09/1895.

que durant mes jeunes années, où j'étais enthousiaste et inconnu, lorsque je n'avais pas de mandat parlementaire.⁷²

Le travail devait se faire dehors et non dedans, et il avait même affirmé : « on peut ne pas avoir un siège de député et travailler intensément... »⁷³. Pour lui, la mission de l'intellectuel indépendant ne pouvait jamais être celle de suivre le groupe ; au contraire, ce qui le distinguait c'était sa faculté de pouvoir se situer en avant-garde, et par là même, d'assumer indirectement son rôle de leader, et de « bélier » ; c'est-à-dire ouvrir le chemin, car c'était lui qui démontrerait tôt ou tard, qu'il savait voir mieux et plus loin que les autres (il avertit trois ans avant la perte des dernières colonies⁷⁴). La mission de l'intellectuel indépendant se résumait alors en trois actions : semer les idées pour un futur meilleur, soit celles de la lointaine harmonie universelle, encourager leur développement, et éviter le retour en arrière. C'est ce rôle qu'il avait reconnu, identifié et loué, en la personne d'Émile Zola⁷⁵, à travers ces articles sur l'affaire Dreyfus⁷⁶. Il avait admiré la capacité de son confrère à défendre, pratiquement seul, la présomption d'innocence de l'officier français, alors que l'opinion publique l'avait déjà visiblement condamné. Par ailleurs il manifestait que cette défense et réhabilitation de l'innocent avait été la défense et la réhabilitation de la République française, menacée par les tentatives de récupération de contrôle aussi bien des secteurs les plus réactionnaires de l'Église que de l'armée. Blasco démontrait en dernière instance que le véritable intellectuel ne peut pas être une personne neutre, car la défense de la justice rend impossible cette option, c'est pourquoi même Émile Zola, enveloppé en apparence, d'une certaine neutralité politique (avant l'affaire Dreyfus), car il ne pratiquait pas le journalisme batailleur que Blasco avait pratiqué depuis *El Pueblo*, s'était vu dans l'obligation de prendre parti, et donc de défendre ou attaquer⁷⁷, au nom de la vérité. Et c'est cette dernière exigence aussi qui explique la réapparition de Blasco en 1924. L'Espagne, qui à la fin du XIX^e, n'avait réussi qu'à construire une démocratie balbutiante, se retrouvait dans le premier quart du XX^e, avec Primo de Rivera, sous le régime d'une dictature,

⁷² Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 18/03/1906, « A mis electores » (À mes électeurs).

⁷³ *Idem*.

⁷⁴ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 27/09/1895, « Política colonial » (Politique coloniale).

⁷⁵ Voir dans *El Pueblo*, 30/10/1897, *El Miguel Ángel del siglo* (Le Miquel Ange du siècle).

⁷⁶ Voir dans *El Pueblo* : 02/01/1898, « El hombre aislado es el más fuerte » (L'homme isolé est le plus fort), 20/01/1898, « El heroísmo de Zola » (L'héroïsme de Zola), 21/01/1898, « La protesta de Zola » (La protestation de Zola), 18/02/1898, « Fiat lux », 12/08/1899, « El mártir de Rennes » (Le martyr de Rennes).

⁷⁷ Voir en janvier 1898, son article *J'accuse* dans le journal *L'Aurore*.

appuyée par la monarchie d'Alphonse XIII. Retour en arrière qu'en aucun cas Blasco ne pouvait consentir. Il devait le dénoncer, c'est pourquoi il conclut son dernier manifeste avec cette phrase :

J'aurais pu rester indifférent devant les maux de ma patrie. Pour certains Espagnols, selon la philosophie de Sancho Panza, ceci aurait été le plus opportun (...) Non, n'importe ce qu'il arrivera, je suis tranquille, et je contemple sans peur le futur, parce que je sais qu'il dira de moi : il aurait pu se tenir en marge du combat, et cependant il s'y lança convaincu qu'il n'y gagnerait rien, et que, par contre, il y perdrait beaucoup...⁷⁸

En effet, l'insoumission au système a toujours un prix. Cette fois ce fut son fils Sigfrido qui fut arrêté (fin 1924, à cause du pamphlet : « La nation séquestrée »), et la maison maternelle fouillée à la recherche d'autres exemplaires⁷⁹. Blasco fut lui-même déclaré personne *non grata* par la dictature, et l'on retira son nom des rues et des places dans tout le pays, en plus de mettre un embargo sur sa maison de la Malvarrosa⁸⁰. Son travail d'écrivain international fut ignoré, alors que quelques mois auparavant le gouvernement était disposé à appuyer sa candidature au prix Nobel⁸¹. Le sacrifice était une des conditions qui distinguait l'intellectuel indépendant, qui se dessinait alors comme la figure antithétique du politicien corrompu, au discours stérile, que Blasco avait toujours critiqué depuis les colonnes de son journal.

Par ailleurs, si Blasco avait renié la politique professionnelle pour se consacrer davantage à la littérature, c'était parce qu'il assimilait le rôle des idées à celui des graines : celles-ci avaient besoin d'un certain temps pour germer dans les esprits et arriver à éclosion dans les faits, d'où sa fameuse phrase : « il faudra penser à abandonner ces champs arides de la politique pour en semer d'autres »⁸². Ainsi la littérature lui paraissait le terrain le plus propice pour continuer à travailler, et à « semer ». Et c'est pourquoi son éloignement du parlement ne signifia en aucun cas l'abandon de son idéal. Il fut de ceux qui préconisèrent et manifestèrent toujours une relation spéciale entre la littérature et la politique : deux domaines, qui dans un premier abord

⁷⁸ Vicente Blasco Ibáñez, *op. cit.*, chapitre X : « Y en este ideal, quiero vivir y morir » (Et pour cet idéal je veux vivre et mourir), p. 33.

⁷⁹ Pilar Tortosa Domingo, *op. cit.*, p. 314.

⁸⁰ *Idem.*

⁸¹ *Idem.*, pp. 312-313.

⁸² Emilio Gascó Contell, *op. cit.*, p. 83.

peuvent paraître opposés : imagination contre réalité ; mais Blasco, comme d'autres avant lui, pensait que la littérature devait aider à comprendre la réalité pour pouvoir la changer. Il aimait à dire : « Les vrais génies littéraires ont toujours été de vigoureux semeurs d'idées. »⁸³. Ou bien : « les grands romanciers comme Hugo, Dickens et Tolstoi ont fait davantage pour la pitié des humbles que tous les prédicateurs des diverses religions... »⁸⁴. Face aux dogmes et aux consignes politiques, Blasco préférait offrir au peuple le « laboratoire » de la littérature pour réfléchir et faire comprendre la responsabilité individuelle et collective des individus dans la construction d'une société meilleure. C'est ainsi qu'il l'avait exprimé aux militants de son parti, en 1905, alors qu'il avait écrit dans son journal : « Tant que vous n'aurez pas besoin de ma plume, de ma parole, de ma personne, laissez-moi écrire tranquillement, car dans le domaine de la littérature je réalise mon activité révolutionnaire... »⁸⁵.

Si Blasco ne vécut pas assez longtemps pour voir la Deuxième République espagnole, il est sûr que ses articles et ses écrits peuvent être considérés comme une de ces « graines-idées » qui favorisèrent son avènement, et qui participèrent au triomphe de l'esprit démocratique de 1977. Cependant, à l'université de Valence, il n'existe pas une chaire spécifique associée à sa figure, et personne ne semble se rappeler toutes ces « graines » qu'il sema profusément tout au long de sa vie. Ces idées, néanmoins, pourraient nous inviter à nous poser certaines questions. La première serait alors : quel est l'idéal de société que poursuit l'Espagne du XXI^e siècle ?

Josefa VILLANUEVA
Université Paris Ouest – EA 369. Valencia

⁸³ Pilar Tortosa Domingo, *op. cit.*, p. 324.

⁸⁴ *Idem.*

⁸⁵ Vicente Blasco Ibáñez, *El Pueblo*, 30/03/1905, « Explicación necesaria » (Explication nécessaire).